

DIAL 3215

MEXIQUE - L'Université de la terre à San Cristóbal de Las Casas (Chiapas)

Christine Lapostolle

vendredi 2 novembre 2012, mis en ligne par [Dial](#)

*Ce texte a été rédigé par Christine Lapostolle à partir d'un échange avec Jérôme Baschet, maître de conférences à l'École des hautes études en sciences sociales (Paris) et enseignant depuis 1997 à l'Université autonome du Chiapas. Il a été publié sur le site [La voie du jaguar](#) le 10 octobre 2012. L'article nous donne l'occasion de prolonger la réflexion sur les enjeux et les modalités du partage des savoirs entamée notamment avec la publication, en juin 2010, du texte sur l'école *Creciendo Juntos en Argentina* [1]. Il complète aussi deux autres textes rapportant les actions réalisées en la matière par le Mouvement des sans-terre (MST) au Brésil [2]*

Pendant quelques heures, j'ai discuté avec Jérôme Baschet au sujet de l'Université de la terre à San Cristóbal de Las Casas, au Mexique, et des écoles mises en place par les communautés autonomes zapatistes du Chiapas.

L'Université de la terre (aussi appelée CIDECI : Centre indien de formation intégrale) naît dans la mouvance de l'action de l'ancien évêque du Chiapas, Samuel Ruiz. Samuel Ruiz a été l'un des défenseurs de la théologie de la libération qui s'est propagée dans plusieurs pays d'Amérique latine à partir des années 1960. La théologie de la libération a été très importante dans l'expérience des communautés indiennes qui ont ensuite formé l'Armée zapatiste de libération nationale (EZLN), notamment l'idée de l'auto-organisation des opprimés, l'idée qu'il s'agit moins de porter la bonne parole que de demander et d'écouter, selon la méthode dite du *tijwanel* (faire sortir ce qu'il y a dans le cœur de l'autre) - il s'agit de promouvoir une circulation horizontale de la parole dans des assemblées, de recueillir la parole présente dans le peuple pour la rassembler et la redistribuer. Tu retrouves cela chez les zapatistes : ne plus être assisté parce qu'on est pauvre, organiser sa vie à partir de ses richesses propres, aussi minimes soient-elles en termes d'argent, à partir de l'expérience qu'on a et des ressources de la communauté.

Concrètement, l'Université de la terre est implantée à l'extérieur de San Cristóbal de Las Casas, à quelques kilomètres, au pied des montagnes. C'est un lieu magnifique. C'est la première chose qui frappe. La beauté du lieu. Tu arrives, tu vois ce site, ces bâtiments au milieu de la végétation. C'est plein de verdure, entretenue avec soin. Des fleurs partout, des peintures murales...

Les bâtiments ont été construits par ceux qui travaillent là, progressivement, au fil des années, avec les moyens du bord, avec des dons, de l'argent gagné, notamment celui des cultures au milieu desquelles se trouve l'Université.

À l'Université de la terre sont surtout organisés des apprentissages pratiques : agriculture, électricité, informatique, mécanique... Il y a aussi la fabrication (relativement artisanale) de livres. On cherche des façons de faire adaptées à une économie locale ; il s'est par exemple développé ces derniers temps une unité de recyclage des carapaces de crevettes : la crevette est pêchée en abondance sur la côte Pacifique,

à partir des carapaces de crevettes on obtient un matériau qui peut servir à toutes sortes usages - mais je ne connais pas bien la question !

L'Université de la terre est ouverte à tous ceux qui veulent apprendre, sans exigence de diplôme ou de niveau. Tout le monde a le niveau ! Elle sert aux jeunes Indiens des communautés zapatistes - elle est d'abord conçue comme un soutien aux zapatistes, mais il y a aussi des jeunes d'autres communautés indiennes. Et il y a des gens de San Cristóbal qui viennent. Tu viens là parce que tu veux te former dans tel ou tel domaine. Il n'y a pas de durée établie, les étudiants habitent sur place, il n'y a pas d'examens, de diplômes, c'est à chacun de savoir quand il a acquis ce qu'il était venu chercher. On peut repartir et revenir autant de fois qu'on en sent le besoin. La formation est à la fois libre et personnalisée. Il y a des formateurs, mais les gens s'entraident et avancent aussi comme ça. L'idée est celle d'une « communauté ouverte d'apprentissage » : même si certains ont plus d'expérience dans tel ou tel domaine, on construit ensemble des apprentissages, ce qui diffère de la conception d'une éducation dispensée par certains à d'autres qui la reçoivent.

Il n'y a pas d'enseignement théorique à proprement parler, mais beaucoup de rencontres sont proposées et tout le monde est convié. Les zapatistes y ont organisé plusieurs grands rassemblements ces dernières années, avec des gens qui venaient de tous les coins du monde : la rencontre organisée en 2007 après la mort de l'historien André Aubry a eu lieu là ; cinq mille personnes se sont retrouvées pour le Festival de la Digne Rage en janvier 2009... L'Université de la terre se définit comme un « espace autonome », en rébellion contre les structures de l'État. Et lors d'une des rencontres organisées par l'EZLN, Marcos l'a déclarée « territoire zapatiste » (ce qui devrait constituer une protection vis-à-vis des possibles attaques gouvernementales).

C'est une sorte d'interface entre les communautés zapatistes et le reste du monde. Elle n'est bien sûr pas reconnue par le gouvernement mexicain. Elle n'a pas fait l'objet d'attaques frontales, mais elle subit pas mal de harcèlement, notamment via la Commission fédérale d'électricité, qui veut tenter un procès pour des dettes supposées alors que l'Université de la terre est maintenant équipée de son propre générateur d'électricité. Les étudiants doivent se relayer jour et nuit pour des tours de garde à l'entrée. Récemment, des camions de l'armée fédérale sont venus patrouiller aux abords de l'Université de la terre ; les soldats sont même descendus à pied avec leurs armes à la main, ce qui a suscité beaucoup d'inquiétude.

Je le redis, un des points importants est la beauté des lieux, une beauté simple, liée à la nature, au site et à la végétation, et à la gentillesse des gens, au sens communautaire. Tout le monde est frappé par l'accueil qu'on y reçoit. Évidemment en France quand tu dis « communauté » cela évoque tout de suite de vieilles images post-soixante-huitardes. Mais là, la référence, c'est la communauté indienne, avec le sens du collectif et de l'entraide qui la caractérise.

En dehors des grandes rencontres, tu as deux types de séminaires fréquentés à la fois par les étudiants, et aussi par des gens de la ville, par des sympathisants venant d'autres parties du Mexique et d'autres pays - tous ceux qui le souhaitent peuvent venir.

En outre il y a très souvent des invités de passage qui font des conférences ou exposent leur expérience de lutte dans leur pays. Les étudiants préparent et commentent après coup, ce qui est une occasion d'apprentissage sur telle partie du monde, sur certains problèmes qui nous concernent tous...

Le premier type de séminaire a lieu une fois par semaine. C'est le jeudi soir, ça commence à cinq heures, le temps qu'on se dise bonjour, qu'on prenne un premier café, ça fait plutôt six heures et là on discute parfois jusqu'à onze heures du soir. L'objet de ces séminaires, c'est l'actualité politique, chiapanèque, mexicaine et internationale, la lecture de la presse. Chaque semaine on distribue à tout le monde un stock d'articles, une cinquantaine de pages, les gens lisent, et on discute des articles la semaine suivante. Ce n'est pas l'actualité au sens Twitter, il y a un petit décalage avec le présent immédiat, en plus les articles au moment où on les distribue datent en général de quelques jours... Mais ça n'a aucune importance. L'actualité dans la minute, dans ce contexte, ça n'a pas de sens.

La séance commence par un compte rendu des lectures de la semaine en trois langues : en espagnol

d'abord, trois quarts d'heure à peu près. Tout le monde en principe comprend l'espagnol, mais il y a des gens qui sont plus à l'aise en tsotsil ou en tseltal, alors il y a aussi des comptes rendus en tsotsil et en tseltal. Cela demande beaucoup de temps. Il faut beaucoup de patience. Ces conférences sont une vraie mise à l'épreuve de la patience pour un Occidental. Tout le monde écoute, écoute longtemps, et tout le monde parle, il n'y a pas de temps de parole, on laisse parler tous ceux qui veulent aussi longtemps qu'ils le veulent. Jamais on ne va couper la parole à quelqu'un. On le laisse parler, on le laisse aller au bout de ce qu'il a à dire. Et après, s'il y a lieu, on va formuler un autre point de vue en prenant autant de temps que nécessaire. Tous ceux qui parlent ne sont pas des habitués de la rhétorique, parfois il faut à quelqu'un très longtemps pour parvenir à exprimer ce qu'il veut dire. Tant pis, on ne s'énerve pas, on l'écoute. Ce respect de la parole est assez rare en Occident, je crois. Tu n'as pas besoin de savoir bien parler pour t'exprimer. Si tu as quelque chose à dire, tu le dis avec tes mots, tu cherches tes mots, on t'écouterait. Tout le monde écoute tout le monde, c'est un principe de base, c'est une sorte d'apprentissage de la parole en groupe...

Il y en a qui se taisent : il y a des étudiants qui ne disent rien. Mais tu as aussi des gens qui viennent ponctuellement, des gens de la ville, qui viennent avec leurs questions, leurs problèmes particuliers. Et comme c'est entièrement ouvert, tu as des gens qui ignorent ce qui s'est dit la fois précédente. Par exemple, il y a souvent des discussions autour de la question des terres : tu as beaucoup de gens, dans la périphérie de San Cristóbal qui se sont installés, ils ont construit sur des terres qui appartiennent officiellement à l'État. Ils fondent un quartier et puis au bout de quelques années la question de la propriété du sol se pose. En principe au Mexique, État ou gros propriétaire, si tu ne fais rien de tes terres pendant plusieurs années, elles peuvent passer aux mains de ceux qui les occupent et en font quelque chose. Mais cela donne lieu à des conflits. L'État joue de cela, sans forcément intervenir directement, il fait pression, il va faire des incursions au moment où on ne s'y attend pas, laisser planer la menace...

Ceux qui participent aux séminaires viennent d'horizons divers : des étudiants, des universitaires, des gens de différentes trajectoires politiques, anciens trotskistes, libertaires... Il y aussi des gens qui appartiennent ou ont appartenu aux structures de l'évêché. Parfois, il y a des nouveaux qui débarquent et qui t'expliquent ce qu'il faudrait faire comme si tu n'y avais jamais réfléchi... Ou quelqu'un qui se met à t'expliquer en long et en large quelque chose qui a déjà été discuté la semaine précédente où il n'était pas là. Tant pis, on écoute, on laisse parler. C'est la même chose dans les communautés. Toutes les décisions sont discutées autant que nécessaire, même s'il faut parler très longtemps. On ne prend la décision que quand tout le monde est d'accord. Et personne ne s'énerve. Je vois mal ce genre de chose ici en France. J'ai un ami qui ne supporte pas ! Il vient mais ça l'exaspère qu'on ne puisse pas se contredire, il ne supporte pas que les gens parlent sans limite de temps...

On est une quarantaine de personnes. Autour d'une grande table. Il y a le café, les petits pains, ça rentre, ça sort...

Un samedi matin par mois, c'est le second type de séminaire, on se réunit pour discuter autour d'un livre. Là on est moins nombreux, tous les étudiants ne sont pas présents. On choisit un livre et on l'étudie ensemble. Selon les mêmes principes de parole que ceux que je viens d'évoquer. Ces derniers temps on s'est penchés sur les écrits d'Ivan Illich. Avant, pendant trois ans, tous les samedis on a lu les livres d'Immanuel Wallerstein - sa critique du capitalisme mondialisé, la théorie des systèmes-monde - sa pensée compte beaucoup à l'Université de la terre. Avec Ivan Illich, on est au cœur de la réflexion sur l'éducation. Illich a vécu au Mexique, son Centre pour la formation interculturelle (le CIDOC) était implanté à Cuernavaca. Dans les dernières rencontres internationales organisées par l'EZLN ou autour des anniversaires du 1^{er} janvier 1994, la pensée d'Illich a été assez présente. À plus forte raison depuis le rapprochement avec Javier Sicilia, le poète dont le fils a été assassiné en 2011 : les zapatistes ont organisé une grande mobilisation pour soutenir la Marche pour la paix qu'il a engagée pour dénoncer le crime organisé. Javier Sicilia est un disciple d'Ivan Illich.

Une des idées principales d'Illich en matière d'éducation et d'apprentissage, c'est d'en finir avec l'école-institution. Repenser la question de l'enseignement, de la transmission, en dehors du rapport d'autorité et de normalisation qu'instaure l'école comme institution qui s'arroge le monopole du savoir légitime. Illich

dénonce aussi le caractère contre-productif de l'école (comme d'autres institutions : l'hôpital, les transports, etc.) qui en délégitimant de nombreux savoirs et de nombreuses pratiques, produit un mode de savoir et des pratiques standardisés, abstraits, coupés de la vie. Lorsqu'il parle d'une société sans école, ce n'est pas forcément qu'aurait été aboli tout lieu spécifique voué aux apprentissages, mais il conteste le fait de réduire à l'école le périmètre de l'apprentissage. Chacun doit pouvoir accéder aux connaissances dont il a le désir et tout le monde peut apprendre à tout le monde. Chacun sait des choses qu'il peut transmettre si on établit les conditions qui le permettent. On a beaucoup moins souvent qu'on ne le croit besoin de maîtres, on a besoin d'une pratique des savoirs, d'une circulation, d'un échange ininterrompu. Il s'agit de valoriser les apprentissages liés à l'expérience, à la vie réelle, l'auto-apprentissage, l'inter-apprentissage, non pas l'éducation *a priori* mais les apprentissages en fonction des besoins effectifs, des situations, etc. Illich prône la désécialisation, il s'oppose à la délégation de l'enseignement à des spécialistes autorisés. Tout le monde sait, dit-il, et a des capacités à transmettre.

Reste que tout dépend de la question suivante : apprendre pour quoi ? Pour vivre dans quel monde, dans quelle réalité sociale ?

Les écoles des communautés

Promotores, le mot n'est pas terrible en français où le promoteur évoque surtout l'immobilier ! Mais en espagnol, dans le contexte dont je parle, il faut l'entendre au sens premier : celui qui promeut, fait aller en avant, qui suscite l'élan...

Dans les communautés, ceux qui enseignent aux enfants dans les écoles primaires sont appelés *promotores*. Trois cents écoles primaires existent aujourd'hui dans la seule zone des Altos (Hautes Terres), l'une des cinq zones gouvernées par les autorités autonomes zapatistes. Les *promotores* ont été formés pour leur tâche mais ils ne sont pas payés. Ils ne gagnent pas d'argent, ils reçoivent seulement une aide en produits alimentaires de la communauté où ils enseignent ; ils continuent aussi à participer à la production agricole de leur famille, à la récolte du café, leur activité ne se limite pas à l'enseignement. Au moment de la récolte du café, l'école s'arrête, tout le monde s'y met, les enfants aussi. À la fois les *promotores* ont été formés pour faire l'école, mais ils participent aux autres activités quand c'est nécessaire.

Souvent ils manquent de pas mal de choses... ils n'ont pas forcément de quoi acheter le matériel scolaire ou les livres dont ils auraient besoin, et pas même de quoi s'acheter un nouveau pantalon ! De toute façon le principe c'est : on a une petite salle pour faire la classe, tant mieux, mais si on ne l'avait plus, on ferait la classe sous un arbre.

Au premier abord, l'organisation générale se présente un peu comme ici. C'est très structuré. Il y a six années. On acquiert des connaissances. Tu fais ton cursus. Là, ils ont un peu calqué sur le système officiel. Ça ressemble à l'idée qu'on a de l'école. On peut se dire, c'est un peu dommage. Mais là où ça change, c'est dans le statut même du promoteur et dans la manière de concevoir l'éducation - comment on apprend. Il n'y a pas de compétition, il n'y a pas d'échec ou de réussite. Tu as des savoirs à acquérir et on t'explique jusqu'à ce que ce soit acquis. Ceux qui ont compris plus vite aident les autres. Et on ne passe à autre chose que quand tout le monde a compris.

L'école n'est pas organisée de façon identique partout. Il y a cinq zones entre lesquelles se répartissent les communautés, et dans chaque zone, même si les principes généraux sont les mêmes, il y a des variations importantes.

Dans l'école secondaire, tout le monde est capable d'enseigner tout. La non-spécialisation, cela veut dire que les *promotores* doivent se débrouiller avec la situation telle qu'elle se présente. Quelqu'un commence à être bien formé dans une discipline, mais s'il y a un manque dans une autre discipline qu'il n'a pas encore enseignée il faut qu'il s'y mette : quelqu'un part et il faut tout réorganiser... Souvent, dans les communautés, les gens jeunes éprouvent le besoin de partir un an ou deux dans le nord du Mexique ou aux États-Unis, c'est un peu le voyage obligé : même si les conditions de vie sont très dures, les gens

partent, puis en général reviennent dans la communauté. Si quelqu'un s'arrête, on prend son travail en charge. Même si *a priori* on ne sait pas faire ce qu'il faisait - on apprend, on trouve. Il faut faire avec ce qu'on a, apprendre sur le tas. Il faut se débrouiller. Ce n'est pas un principe, ce n'est pas systématique, mais quand il faut résoudre un problème d'organisation on change la répartition des rôles. Tu enseignais l'histoire, et tu vas faire les sciences naturelles...

Les élèves habitent sur place. Garçons et filles bien sûr. Qui va dans les écoles secondaires ? Ce sont les intéressés eux-mêmes qui décident, il n'y a pas l'idée de repérer les meilleurs ou ce genre de chose. On va à l'école secondaire si on a envie d'aller à l'école secondaire et de faire quelque chose d'utile pour la communauté, c'est tout.

Les matières, ce ne sont pas exactement des matières au sens où on l'entend ici, ce sont des aires de connaissances : communication et langages, mathématiques, sciences sociales, sciences de la vie, humanisme, production.

Comment former les formateurs ? Il ne s'agissait pas de passer par l'enseignement classique mexicain. Il a fallu tout faire. La mise au point a pris plusieurs années. Ça a donné lieu à des discussions interminables. Entre les gens des communautés, qui savaient ce qu'ils voulaient, et des invités extérieurs, des sympathisants zapatistes, des gens qui, soit avaient une pratique d'enseignement, soit avaient envie de réfléchir à cette question en étant déjà sensibles aux enjeux des communautés autonomes. Il n'en est pas sorti des manuels, mais des textes, oui.

Les savoirs sont vus dans la perspective zapatiste, forcément. Dans la perspective des gens qui luttent. Dans les communautés, comme à l'Université de la terre, la conception de l'éducation est sous-tendue par un projet politique, qui met l'autonomie au cœur des enjeux. Les communautés, l'Université de la terre, sont conçus comme des espaces autonomes et le but est que l'autonomie gagne du terrain.

Le risque d'endoctrinement, il n'est certainement pas plus grand que dans l'école des sociétés capitalistes ! Il faut faire attention, certainement, mais le danger d'endoctrinement est assez faible car les zapatistes n'ont jamais été partisans d'une ligne politique rigide, ils ne pratiquent guère ce qu'on appelait, en d'autres temps, le travail de « formation politique ». Il y a des convictions partagées - la volonté d'autonomie dans tous les domaines, le rejet du capitalisme, l'égalité, l'idée de prendre en compte la réflexion, le point de vue de chacun : les décisions ne se prennent jamais à la majorité, il n'y a pas de spécialiste de ceci ou cela qui aurait plus voix au chapitre que les autres, on discute jusqu'à ce que tout le monde soit d'accord et on agit ensuite.

L'une des idées majeures dans l'enseignement des écoles, et ça vaut pour toutes les matières, c'est que pour aller vers le plus lointain, on part du plus proche. Et on s'appuie toujours sur du concret. En histoire par exemple, on va commencer par apprendre l'histoire de la communauté, puis celle du Chiapas, puis du Mexique, puis du monde... En science tu vas commencer par travailler à partir de ce que tu as autour de toi, tu observes, les plantes, les animaux qui sont là, en maths tu vas partir des problèmes à résoudre dans la vie quotidienne...

Partir de soi, partir du concret, rendre tout concret. Cela veut dire aussi une implication du corps, des gestes. Le mouvement plutôt que la quasi-immobilité où le maître est debout et parle à des élèves assis qui écoutent en silence. Je prends un exemple. Tu expliques la densité de la population. Tu dis « densité de population », pour la plupart des élèves cela n'évoque rien. Alors tu vas faire une démonstration, plutôt que de t'en tenir aux mots, tu te lèves, tu vas au milieu de la pièce, tu fais venir des élèves, tu les répartis dans l'espace pour illustrer ce que tu veux montrer - quinze personnes par ici, trois par là, trois autres... tu fais une petite mise en scène. Et tout le monde est dix fois plus impliqué.

Il y a aussi des livres, bien sûr. Chaque école a une bonne bibliothèque. Et pour celui qui veut approfondir une question, il y a les livres, il y a Internet...

Il ne faut pas oublier qu'en ce qui concerne les zapatistes, si les Accords de San Andrés [3] sur les droits indigènes ont été signés par le gouvernement fédéral et l'EZLN, le gouvernement a ensuite refusé les

modifications de la Constitution qui devaient en découler [4]. On est dans une sorte de no man's land, l'armée, ou les forces paramilitaires, ne sont jamais très loin, l'État trouve régulièrement des moyens, même sourds, pour inquiéter les gens dans les communautés. C'est une sorte de harcèlement lent, insidieux.

Il s'agit, à l'Université de la terre, dans les écoles zapatistes, mais plus largement aussi, de créer des pratiques différentes, des relations différentes entre nous tous ; il s'agit bien d'un projet politique, en rupture avec les formes de vie et d'expérience propres au système institutionnel et à la société capitaliste. Un autre monde dans ce monde-ci, pas pour des lendemains qui chantent et déchantent, mais tout de suite, avec ce qu'on a à portée de main, avec les limites que cela suppose. Des énergies qui se mobilisent pour construire collectivement, sans trop savoir comment, sans plan global préalable, un flux. Le chemin n'est pas tracé, il faut l'inventer, pas après pas, sans certitude.

- **Dial - Diffusion de l'information sur l'Amérique latine - D 3215.**

- Source (français) : [La voie du jaguar](#), 10 octobre 2012.

En cas de reproduction, mentionner au moins l'auteur, la source originale (La voie du jaguar - www.lavoiedujaguar.net) et l'une des adresses internet de l'article.

Notes

[1] Voir DIAL 3109 - « [ARGENTINE - Pédagogie de l'enthousiasme : l'école Creciendo juntos, à Moreno](#) ».

[2] Voir « [BRÉSIL - Étudier la révolution dans la théorie... et dans la pratique : l'École nationale du MST "Florestán Fernandes"](#) » et « [BRÉSIL - L'école rurale : l'autre lutte du Mouvement des travailleurs sans terre](#) ».

[3] Le texte intégral des accords a été traduit et publié par DIAL en 1996. Voir DIAL [2074](#), [2076](#), [2080](#), [2081](#) et [2082](#) - note DIAL.

[4] Voir DIAL 2284 - « [MEXIQUE - Trois ans après leur signature, les accords de San Andrés ne sont toujours pas appliqués](#) » - note DIAL.